Saint John-Henry Newman

Histoire de mes opinions religieuses

2nde édition de ***Apologia pro vita sua***

Éditions Blanche
de Peuterey

Histoire de mes opinions religieuses

Saint John-Henry Newman

Traduit de l'anglais avec l'autorisation du P. Newman
par Georges du Pré de Saint-Maur

Histoire de mes opinions religieuses

Les Éditions Blanche de Peuterey

© Les Éditions Blanche de Peuterey, 2026.

Visitez notre site www.peuterey-editions.com et abonnez-vous à notre newsletter pour être informé des nouveautés.
Suivez-nous sur les réseaux sociaux.

Les Éditions Blanche de Peuterey souhaitent mettre à la portée de tous des livres pour la formation humaine et spirituelle de chacun, et diffuser le plaisir de lire, surtout auprès des plus jeunes.

ISBN version imprimée : 978-2-36878-355-9
ISBN version numérique : 978-2-36878-350-4

Du même auteur
Livres publiés aux Éditions Blanche de Peuterey :

- Courtes méditations sur le chemin de croix (livre numérique)
- Callista (roman, livre numérique et imprimé)
- Méditations sur les litanies de Lorette (livre numérique)
- Du culte de la Sainte Vierge dans l'Église catholique (livre numérique)

Confie ta voie au Seigneur, et repose en lui ton espérance ;
lui-même alors agira.
Et il fera paraître ta justice comme la lumière, et ton innocence
comme le soleil de midi.
Ps 36, v. 6

CHAPITRES

Présentation de la présente édition (2026) 10
Avertissement du traducteur 12
Préface 13
Première partie 25
Deuxième partie
Histoire de mes opinions religieuses (1833-1839) 56
Position et thèses défendues par le P. Newman 66
Troisième partie
Histoire de mes opinions religieuses (1839-1841) 99
Quatrième partie
Histoire de mes opinions religieuses (1841-1845) 141
Cinquième partie
Situation de mon esprit depuis 1845 209
Appendice 244
I. Notes inédites composées par le P. Newman, pour la traduction française 244
II. Notes de la seconde édition 256
III. Notes du traducteur 304

PRÉSENTATION DE LA PRÉSENTE ÉDITION (2026)

Plus nous découvrons Newman, plus nous sommes impressionnés par la hauteur intellectuelle de ce « jeune » docteur de l'église (proclamé docteur le 1er septembre 2025, par le pape Léon XIV).

Il y a quelques années, nous avons édité deux brefs ouvrages écrits de sa main (les *Courtes méditations sur le chemin de croix*, ou les *Méditations sur les litanies de Lorette*) ainsi que son roman *Callista*.

Par une découverte « croissante » de ses écrits, nous étions déjà admiratif de son livre « *Du culte de la sainte Vierge dans l'Église catholique* », à la fois de son contenu, et de sa discussion respectueuse avec le Dr Pusey. Bien loin de polémiquer, le P. Newman expliquait ses arguments, en les exposant toujours avec respect, et une grande charité.

Lorsque nous avons découvert que « *L'histoire de mes opinions religieuses* » était épuisé chez son éditeur, il nous a semblé nécessaire de réparer cet oubli. Il ne nous semblait pas convenable que l'un des plus grands livres du cardinal Newman ne soit plus disponible en France.

La préparation et la lecture de ce livre nous a conduit à un émerveillement encore plus grand. Quelle rigueur intellectuelle chez cet homme ! Rigueur qui l'a presque « contraint » à se convertir : grâce à sa réflexion, son raisonnement, son intelligence, il découvrait que la vérité était dans l'Église catholique, et que pour y adhérer, il ne lui restait plus qu'à quitter l'Église anglicane, avec les déchirements que cela provoquait, pour entrer dans l'Église qu'il avait repoussée jusqu'à présent.

Comme saint Augustin, la quête de la Vérité l'a amené à faire ce choix.

Nous avons presque intégralement repris l'édition de 1866, en omettant de reproduire la longue liste des saints anglais qui s'y trouvait, afin d'éviter une mise en page fastidieuse et un surcoût préjudiciable. Cette liste est disponible sur notre site.

Nous avons fait notre possible pour proposer une traduction de toutes les citations latines, afin de comprendre les allusions qui, pour Newman,

étaient évidentes. Dès que cela fut nécessaire et possible, nous avons essayé d'expliquer les noms des personnes citées et les situations de l'époque. À la fin des cinq chapitres dans lesquels le P. Newman explique son chemin de conversion, nous avons reproduit toutes les annexes qu'il a demandé au traducteur d'ajouter à la version française.

Une synthèse de chaque chapitre est également disponible sur notre site, afin de faciliter la compréhension du livre.

Puisse saint John-Henry Newman intercéder pour nous, pour que nous soyons comme lui toujours capable d'utiliser au mieux notre intelligence, et parvenir ainsi à la Vérité !

Grenoble, octobre 2026

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Il y a deux ans[1], l'illustre Newman, autrefois la gloire de l'Église Anglicane, et maintenant le fils soumis et courageux de l'Église universelle, fut provoqué violemment par un polémiste habile, et il crut devoir se défendre contre la calomnie. Telle fut l'origine du volume intitulé : **Apologia pro vita sua**, Défense de ma vie.

L'Angleterre et les catholiques pourraient rendre des actions de grâces à l'adversaire, aux attaques duquel ils doivent une réponse qui est un monument éloquent de la langue anglaise, une démonstration admirable de la foi catholique, et une page importante de l'histoire au XIX^{e} siècle.

Après l'immense et rapide succès d'une première édition, le religieux auteur, bien moins occupé de sa personne que de sa croyance, a supprimé, dans la seconde, toute la partie polémique et les détails secondaires. Son œuvre n'est plus ainsi une réplique, mais une exposition, et elle ne conserve que ce titre : **Histoire de mes opinions religieuses**.

Cette seconde édition est celle dont nous offrons au public la traduction, seule autorisée par l'auteur. Il y a ajouté une introduction étendue, des notes importantes et ces additions inédites font de notre traduction un livre presque entièrement nouveau.

Un savant prêtre, M. l'abbé de Valroger, l'a revue au point de vue théologique. Plusieurs éclaircissements, très nécessaires pour le public français, sont dus à M. Henri Wilberforce, compagnon des premiers travaux de Newman, confident de ses premiers doutes, qui, à peu près à la même époque, est venu avec deux de ses frères apporter dans l'Église catholique la gloire d'un nom cher à l'humanité.

Ainsi augmentée, revue, approuvée, la traduction du livre du célèbre oratorien, le P. Henry Newman, méritera, si nos efforts n'ont pas trahi notre bon vouloir, de prendre place au nombre des livres les plus importants, consacrés de nos jours à la défense, à l'histoire et à l'honneur de la vérité catholique.

1 En 1864. (NdE)

PRÉFACE

L'Histoire suivante, de mes opinions religieuses, maintenant détachée du contexte qui l'encadrait dans l'origine, a besoin de quelques explications préliminaires ; ces explications n'auront pas seulement pour but général de servir d'introduction, mais pour but spécial de faire comprendre au lecteur comment j'en suis venu à écrire un livre tout entier sur moi-même et sur mes pensées et mes sentiments les plus intimes. Certes, si je ne consultais que mon propre mouvement, je ferais de mon mieux pour effacer simplement de ce volume et jeter dans l'oubli toute trace des événements qui en amenèrent la publication. Mais le titre que je lui donnai d'abord, *Apologia*, est trop exactement justifié par le sujet du livre autant que par la manière dont il a été composé ; ce sujet, cette forme provoquent trop nécessairement le récit des circonstances qui s'y rapportent, et ces circonstances sont trop graves pour qu'il me soit permis d'obéir à un désir si naturel. Aussi, quoique j'aie fait en sorte, dans cette nouvelle édition, de retrancher de mon premier travail près de cent pages, dont je pouvais, en toute sécurité, considérer l'importance comme purement éphémère, je suis obligé par là même, et pour suppléer à l'absence de ces pages, de placer en tête de mon récit un compte rendu sommaire de la provocation qui en a été l'origine.

Il y a maintenant plus de vingt ans qu'une impression vague s'est formée contre moi dans l'esprit public. On m'accusait d'avoir tenu, envers l'Église anglicane, même au temps où j'en faisais partie, une conduite incompatible avec la simplicité et la droiture chrétiennes. Une impression de cette nature était presque inévitable dans ma situation, lorsqu'on vit un homme, après avoir écrit énergiquement contre une doctrine, après avoir assemblé un parti autour de lui par l'ascendant de ces écrits, faiblir peu à peu dans son opposition à cette doctrine, contredire ses paroles, jeter le trouble dans la pensée et dans les démarches de ses amis, et finir par passer du côté de ceux qu'il avait si vigoureusement dénoncés. Sensible alors, comme je l'ai toujours été, aux imputations qui ont été si librement lancées contre moi, je ne les ai

jamais supportées avec beaucoup d'impatience, parce que je les considérais comme une part du châtiment que j'avais naturellement et justement encouru par mon changement de religion, en supposant même que la durée de ces accusations dût égaler celle de ma vie. Je remettais ma justification à des jours à venir, où les sentiments personnels seraient éteints, où l'on verrait paraître à la lumière des documents alors enfouis dans des portefeuilles ou parsemés dans le pays.

Telle était, telle avait été, pendant des années, ma situation d'esprit, quand, au commencement de 1864, je me trouvai inopinément et publiquement mis en demeure de me défendre, et l'occasion me fut offerte de plaider ma cause devant le monde, par bonheur avec des chances probables de rencontrer un public impartial. Pris à l'improviste, j'eus, il est vrai, de grandes raisons de me demander, avec inquiétude, comment mes forces suffiraient à ma tâche, dans une affaire aussi grave.

Mais, depuis longtemps, j'étais convenu tacitement, avec moi-même, que, dans le cas improbable où un défi me serait formellement jeté par une personne connue, mon devoir serait de l'accepter.

Cette occasion se présentait ; peut-être ne reviendrait-elle jamais. Ne pas la saisir à l'instant serait virtuellement renoncer à ma cause. Je la saisis donc, et les choses ont tourné de telle sorte qu'au jugement équitable du public, le défaut de temps qui m'a empêché de développer, par le travail, la vérité de mes assertions, a excusé les imperfections de forme qu'il a nécessairement entraînées.

C'est dans le numéro de janvier 1864 d'une Revue très répandue et dans un article sur la reine Élisabeth, qu'un écrivain populaire trouva l'occasion de m'accuser formellement, par mon nom, d'estimer assez légèrement la vertu de véracité pour avoir approuvé et défendu, en termes positifs, la disposition à négliger cette vertu, disposition qu'il imputait, en même temps, au clergé catholique.

Voici ses paroles :

« La véracité, pour elle-même, n'a jamais été une vertu pour le clergé romain. Le P. Newman nous apprend qu'elle peut, et, en somme, qu'elle doit ne pas en être une ; que l'adresse est l'arme que le Ciel a donnée aux saints pour résister à la force brutale du monde mauvais, qui se marie et est donné en mariage. Que cette opinion soit exacte ou non au point de vue de la doctrine, elle l'est du moins au point de vue de l'histoire. »

Ces assertions, qui allaient de beaucoup au-delà du préjugé populaire répandu contre moi, n'avaient, en fait, aucune espèce de fondement. Je n'avais jamais dit, je n'avais jamais songé à dire que « la véracité, en tant que véracité, pouvait, et, en somme, devait ne pas être une vertu pour le clergé romain ; ou que l'adresse était l'arme que le Ciel avait donnée aux

saints pour résister à un monde mauvais. » Auquel de mes ouvrages l'auteur pouvait-il donc se reporter ? Dans une correspondance qui s'ensuivit entre lui et moi sur le sujet en question, il prit pour base de son accusation un de mes sermons, prêché, avant que je fusse catholique, dans la chaire de mon église à Oxford ; et il me donna à entendre, qu'après avoir tant fait que de me renvoyer, une fois pour toutes, à ce sermon, pris dans son ensemble, il n'était nullement tenu de spécifier les passages dans lesquels la doctrine qu'il m'imputait était contenue. Pour moi, je ne trouvai pas la réponse suffisante ; et je le sommais d'exposer les preuves de son accusation, en forme et en détail, ou de confesser qu'il n'était pas en son pouvoir de le faire. Mais il persévéra dans son refus de citer aucun passage distinct d'aucun de mes écrits ; et, quoiqu'il consentît à retirer son accusation, il ne voulut pas le faire au point de vue de la vérité ou de la fausseté des charges, mais simplement parce que je l'avais assuré que je n'avais eu aucune intention de les encourir. Ceci ne satisfit nullement ma notion de la justice. M'accuser formellement d'avoir commis une faute est un fait ; admettre que je n'ai pas eu l'intention de la commettre en est un autre. Si un homme m'accuse de telle offense, je ne me tiens nullement pour satisfait parce qu'il déclare ne pas m'accuser de telle autre ; mais il en jugea autrement. Ne pouvant donc obtenir justice là où j'avais le droit de la demander, j'en appelai au public. Je publiai notre correspondance sous la forme d'une brochure, en y ajoutant quelques remarques sur la tournure que cette correspondance avait prise.

Cette brochure, qui parut dans les premières semaines de février, reçut une réponse de mon accusateur vers la fin de mars, dans une autre brochure de 48 pages intitulée : « *Que veut donc dire le docteur Newman ?* » Il prétendait, dans cet écrit, faire ce que je l'avais sommé de faire : c'est-à-dire qu'il réunit un certain nombre de mes ouvrages, soit catholiques soit anglicans, dans le but de montrer que, si je devais être acquitté du crime d'enseigner et de pratiquer, suivant sa première supposition, le mensonge et la déloyauté, ce ne pouvait être qu'à la condition de me considérer comme incapable d'avoir la responsabilité de mes actions.

« J'avais eu jadis une raison humaine, mais je l'avais jouée et perdue ; j'avais amené mon esprit à cet état morbide où le non-sens était la seule nourriture dont il eût faim », et « personne ne pouvait l'accuser lui-même de se méprendre par un jugement trop prompt, cherché trop loin ou dénué de fondement, quand il en concluait que je me souciais peu de la véracité, et que je n'apprenais pas à mes disciples à la regarder comme une vertu ; mais, quoique trop de gens aiment mieux être accusés de déloyauté que de déraison, le docteur Newman ne semblait pas être de ce nombre. » En terminant sa brochure, il revenait à l'accusation qu'il avait primitivement portée contre moi, et qu'il avait fait profession d'abandonner. Faisant allusion par

avance à la réponse que je rédigerais probablement contre ce qu'il publiait alors, il prétendait sentir jusqu'au fond du cœur la difficulté de croire, en suivant le sens simple et littéral de mes paroles, à tout ce que je pourrais dire à ma décharge. « Dorénavant », disait-il, « je suis, autant qu'un honnête homme peut l'être, dans le doute et la crainte touchant toute parole que peut écrire le docteur Newman. Comment puis-je savoir si je ne serai pas la dupe de quelque finesse, comprise dans une de ces trois espèces d'équivoque que saint Alphonse de Liguori et ses disciples présentent comme permises, dans le cas même où l'équivoque serait confirmée par un serment, sous prétexte que nous ne trompons pas alors notre prochain, mais que nous le laissons se tromper lui-même. Et quand j'aurais formulé dans cette brochure une accusation reconnue au fond pour très vraie par le docteur Newman lui-même, comment puis-je savoir si, ne me trouvant, à moi protestant hérétique, aucun droit de la porter, il ne se trouvera pas, à lui, le plein droit de la nier ? »

Alors même que j'aurais jugé compatible avec ce que je dois à ma propre réputation de laisser sans réponse un réquisitoire aussi étudié contre ma nature morale, mon devoir envers mes frères dans le sacerdoce catholique m'aurait défendu une pareille négligence. Eux aussi, ils étaient compris dans les accusations que, pendant le cours entier du débat, depuis le passage de la Revue qui en avait été l'origine, jusqu'au dernier paragraphe de sa brochure, cet écrivain avait portées avec une telle hardiesse, avec une telle obstination. En me disculpant, il était clair que je ne poursuivrais pas une querelle purement personnelle ; j'offrais mes humbles services à une cause sacrée. Je protestais en faveur d'un corps considérable d'hommes au caractère élevé, à l'esprit honnête et religieux, à l'honneur délicat, — qui avaient leur place et leurs droits en ce monde, quoiqu'ils fussent les ministres du monde invisible, et qui étaient insultés par mon accusateur, comme le prouvent suffisamment les extraits ci-dessus, non seulement dans ma personne mais directement et explicitement dans la leur. En conséquence je me mis, sans plus tarder, à écrire le livre intitulé : Apologia pro vita sua, dont celui-ci est la seconde édition ; et j'en ai été grandement récompensé en voyant, dans le cours de cette controverse, un si grand nombre de mes frères du clergé catholique me soutenir, par leur sympathie, dans la voie où je m'étais engagé, et, dès que l'occasion s'en présentait, m'honorer de l'expression formelle et publique de leur approbation. Ces témoignages, si importants et si précieux pour moi, joints à la lettre que mon évêque m'a adressée dans le même sens, sont contenus dans les dernières pages de ce volume.

Cette édition diffère de l'Apologia sur les points que voici : L'ouvrage se composait primitivement de sept parties, qui parurent consécutivement en numéros détachés, le jeudi de chaque semaine, entre le 21 avril et le 2 juin.

Un appendice, en réponse à des allégations spéciales formulées contre moi dans le pamphlet accusateur, parut le 16 juin.

De ces parties, la première et la seconde, ayant presque exclusivement la controverse pour objet, sont supprimées dans cette édition, excepté les dernières pages de la seconde partie, qui sont ajoutées à cette préface, comme nécessaires à l'intelligence complète des cinq parties subséquentes.

Celles-ci, qui portent dans l'Apologia les numéros 3, 4, 5, 6, 7, sont ici désignées comme 1re, 2e, 3e, 4e et 5e parties. De l'Appendice, environ la moitié a été supprimée, pour la même raison qui m'a conduit à omettre la première et la seconde partie.

Le reste a été mis sous la forme de Notes sur divers sujets, et deux notes entièrement nouvelles sur le Libéralisme et sur les Vies des Saints anglais, éditées en 1843-1844, une troisième, en partie nouvelle, sur les Miracles, y ont été annexées. Dans le corps de l'ouvrage, la seule addition importante est la lettre qu'on trouve à la page 228[1], et dont une copie est récemment tombée entre mes mains.

Je dois ajouter que, depuis que j'ai écrit l'Apologia, l'année dernière, j'ai lu pour la première fois l'ouvrage de M. Oakeley, intitulé : *Notes on the tractarian Movement*[2]. Cet ouvrage corrobore d'une manière remarquable la substance de mon récit, et les termes bienveillants dans lesquels il parle de ma personne méritent ma sincère gratitude.

2 Mai 1865.

J'insère ici cet extrait de mon Apologia (2e partie, pages 29-31 et 41-51), afin de mettre devant les yeux du lecteur le but que j'avais en écrivant ce livre.

« Des mille et une imputations que mon accusateur formule contre moi, quelle est celle au-devant de laquelle j'irai particulièrement dans ces pages ?

Mon intention est de me borner à une seule, car il n'y en a qu'une dont je me soucie sérieusement : celle de mensonge. Il peut lancer sur moi toutes les autres accusations qu'il voudra ; elles s'attacheront à moi le temps qu'elles pourront, selon leur nature.

Elles tomberont par terre en leur saison.

À vrai dire mon espérance est la même quant à cette accusation de mensonge. Si je la choisis entre toutes, ce n'est pas qu'elle soit plus formidable : c'est qu'elle est plus sérieuse. Comme les autres, elle peut me défigurer pour un temps, elle ne me tachera pas : l'archevêque Whately avait coutume de dire : « Jetez assez de boue, il y en aura toujours un peu qui collera » ;

1 Les numéros de page font référence à l'édition d'origine, et ne correspondent plus avec la présente édition. (NdE)

2 Notes sur le Mouvement, dont les Traités pour le temps présent étaient l'expression.

Eh bien ! oui, elle collera, mais elle ne tachera pas. Je crois qu'il voulait dire « elle tachera », mais en cela, je ne suis pas d'accord avec lui. Telle boue colle plus que telle autre ; mais nulle boue n'est immortelle. Suivant le vieux proverbe : *Prævalebit veritas*[3]. Le monde, il est vrai, n'est pas plus fait pour juger certaines vertus que pour en lever le drapeau. Telles sont la Foi, l'Espérance, la Charité ; mais il peut juger la sincérité. Il peut juger les vertus naturelles, et la sincérité en est une. Certaines vertus naturelles peuvent devenir surnaturelles ; la sincérité est une de celles-là ; mais elle ne sort pas pour cela de la juridiction de l'humanité en général. Il peut être plus ou moins difficile aux hommes de prendre connaissance de tel ou tel cas, de même qu'il peut être difficile à la Cour du Banc de la reine de juger équitablement à Westminster un fait qui s'est passé dans l'Hindoustan. Mais c'est là une question de capacité, non de droit. Les hommes ont le droit de juger de la sincérité d'un Catholique comme d'un Protestant, d'un Italien comme d'un Chinois. Je n'ai jamais douté qu'à mon heure, à l'heure de Dieu, mon vengeur ne doive apparaître, et que le monde ne doive m'acquitter de cette imputation de mensonge, que ce soit ou ne soit pas pendant les jours de ma vie mortelle.

Ma confiance dans cet acquittement à venir est d'autant plus grande que mes juges sont mes compatriotes. Je considère, il est vrai, les Anglais comme les plus soupçonneux et les plus susceptibles des hommes. Je les crois déraisonnables et injustes dans leurs moments d'excitation ; mais j'aime mieux être Anglais, comme je le suis réellement, que d'appartenir à aucune autre race d'hommes sous le ciel. Ils sont aussi généreux qu'ils sont prompts et brusques ; et leur repentir après une injustice est plus grand que leur péché.

Depuis vingt ans et plus, j'ai porté le poids d'une accusation qui blesse une susceptibilité au moins aussi délicate chez moi, qui en suis l'objet, qu'elle peut l'être chez eux qui n'en sont que les juges. Je ne me suis jamais appliqué à la repousser, d'abord parce que je n'en ai jamais eu l'occasion, ensuite parce que je n'ai jamais vu en eux aucune disposition à m'entendre. J'ai désiré en appeler de Philippe ivre à Philippe à jeun. Quand aurai-je le droit de dire que Philippe est redevenu lui-même ? S'il m'est permis de juger d'après le ton général de la presse, qui représente la voix publique, j'ai aujourd'hui de grandes raisons pour prendre courage. J'ai été traité dans cette dernière controverse par des critiques contemporains avec une grande loyauté et une grande douceur, et je leur en suis reconnaissant. Quoi qu'il en soit, la décision, quant au temps et à la forme de ma défense, n'a pas été laissée en mon pouvoir, et je remercie Dieu qu'il en ait été ainsi. Je suis tenu maintenant par devoir envers moi-même, envers la cause du Catholicisme, envers le clergé catholique, de rendre compte de mes actions sans aucun

3 *Magna est veritas, et prævalebit* : la vérité est grande, et finira par l'emporter.

délai, quand je suis accusé de mensonge si grossièrement et avec de pareils détails. J'accepte le défi ; je ferai de mon mieux pour y répondre, et je serai content quand je l'aurai fait.

Mon accusateur d'aujourd'hui n'est pas le seul qui entretienne, et ait entretenu, sur moi et mes écrits une opinion aussi déshonorante. Telle était il y a vingt ans, telle est encore maintenant l'impression de classes d'hommes nombreuses. Un sentiment général a fait admettre que « pendant des années j'étais resté là où je n'avais plus le droit d'être ; que j'étais alors un Romaniste portant la livrée du Protestantisme et engagé à son service : que je faisais l'œuvre d'une Église ennemie au sein même de l'établissement anglican : que je le savais, ou que j'aurais dû le savoir. Il était inutile de raisonner sur des passages particuliers de mes œuvres, quand le fait était aussi patent que chacun le croyait.

Premièrement, il était certain que je rejetais le nom de Protestant ; moi-même je ne pouvais le nier. Il était certain encore que de nombreuses doctrines que je professais étaient populairement et généralement reconnues comme les signes distinctifs qui séparent l'Église romaine du symbole de la Réforme. Et puis, comment étais-je arrivé à ces doctrines ? Évidemment j'avais certains amis, certains conseillers qui ne se montraient pas. Il y avait je ne sais quelle communication souterraine entre Stonyhurst et Oscott et ma chambre d'Oriel.

Il n'y avait pas à en douter, ce n'était pas par hasard que je m'étais fait l'avocat de certaines doctrines ; c'était par suite d'une entente secrète avec les prêtres de l'ancienne religion. Puis on allait plus loin : on assurait que j'avais été reçu dans le sein de cette religion, et que malgré cela j'étais autorisé à continuer de me dire Protestant. D'autres allaient plus loin encore, et annonçaient au monde, comme un fait dont ils avaient eux-mêmes la preuve entre les mains, que j'étais actuellement et positivement un Jésuite. Et quand les opinions que je soutenais se répandirent, quand des hommes plus jeunes allèrent plus loin que moi, le sentiment déjà né contre moi devint plus fort et s'étendit dans un cercle plus vaste.

Alors l'indignation publique se souleva contre la perversité d'un pareil complot : et elle devint d'autant plus vive, que l'opinion reçue du public en général désigne la ruse et l'intrigue, dont chacun croyait avoir en moi le type sous les yeux, comme les moyens auxquels l'Église catholique a dû dans ces derniers siècles son maintien et son extension.

Un autre motif accroissait l'irritation et l'aversion ressentie par le public nombreux dont je parle, contre les prédicateurs de doctrines si nouvelles pour lui et si peu de son goût ; ce motif, c'était la mesure et la lenteur avec laquelle ils les développaient. S'ils étaient inspirés par des théologiens romains (ce qu'on admettait comme indubitable), que ne parlaient-ils sans tant

de détours ? Pourquoi tenir ainsi le monde dans le doute et dans l'inquiétude sur ce qui allait venir, et sur la manière dont tout cela finirait ? Pourquoi ces réticences, ces demi-paroles, cette indécision apparente ? Il était clair que, du premier jour, le plan d'opérations avait été soigneusement dessiné, et que ces conspirateurs avançaient à pas comptés vers son accomplissement, faisant à chaque moment ce qu'ils pouvaient faire sans danger : que leur but et leur espérance étaient d'entraîner à leur suite tout un cortège d'hommes jeunes ou ignorants ; qu'ils voulaient corrompre peu à peu, par un levain caché, l'esprit de la génération nouvelle, et ouvrir les portes de la ville, dont ils étaient les défenseurs jurés, à l'ennemi qui se tenait en embuscade au dehors. Et lorsqu'en dépit des protestations contraires, tant de fois répétées par leur parti, un mouvement réel se fit enfin parmi leurs disciples, quand on vit d'abord l'un, puis l'autre, passer du côté de Rome, les prévisions, les jugements les plus sévères qu'on eût formés contre eux se trouvèrent justifiés. Lorsqu'enfin, après que tant de gens eurent dit de moi : « Vous verrez, lui aussi s'en ira ; il guette l'instant favorable, il attend le mot d'ordre de Rome ; lorsqu'après tous mes raisonnements, toutes mes accusations passées, je quittai, moi aussi, l'Église Anglicane pour l'Église Romaine, les mêmes gens se dirent les uns aux autres : « Voilà justement ce que nous avions prédit, nous savions bien comment finiraient les choses. »

Telle était, il y a vingt ans, la conviction d'une foule d'hommes, qui ne jugeaient ce qui se passait qu'extérieurement et au point de vue du bon sens.

Aujourd'hui même, il reste de ce sentiment quelque chose qui est en partie la tradition, en partie l'effet de ces préjugés. Je suis certain, qu'en ce qui me concerne, c'est le grand obstacle qui s'oppose à ce que je sois favorablement entendu, à présent que j'ai à faire mon apologie. Non seulement, je suis maintenant membre d'une Communion des moins populaires en Angleterre, dont on considère le grand but comme devant être l'extinction du Protestantisme et de l'Église Protestante, dont les moyens d'attaque sont, suivant l'opinion populaire, la ruse et le mensonge sans scrupule ; mais d'où sont venues dans l'origine mes relations avec l'Église de Rome ? Sommes-nous tombés des nues, moi et mes opinions ? Comment à Oxford, *in gremio Universitatis*[4], me suis-je présenté tout à coup aux yeux des hommes tout revêtu de ce Papisme en pleine fleur ? Comment ai-je osé, comment ai-je eu la conscience de persévérer après tant d'avertissements, de prophéties, d'accusations, dans une voie qui allait par une pente rapide et aboutissait inévitablement à la religion de Rome ? Et quelle confiance m'accorder aujourd'hui, lorsque dans le temps passé on s'est confié en moi et on m'a trouvé infidèle ?

4 *in gremio Universitatis* : que l'on pourrait traduire par « au cœur de l'Université », au sein même de l'Université par excellence. (NdE)

C'est là ce qui fait la force de mon accusateur contre moi ; ce ne sont pas les chefs d'accusation qu'il a tirés de mes écrits et que je réduirai facilement en poussière, c'est la partialité de la cour ; c'est l'état de l'atmosphère ; c'est l'écho qui vibre d'avance autour de nous, et qui répétera son audacieuse assertion de ma déloyauté ; c'est cette prévention contre moi, qui fait admettre sans un doute que, lorsque mes raisonnements sont convaincants, ils ne sont qu'ingénieux, que lorsque mes affirmations sont irréfutables, il y a toujours quelque chose que je fais disparaître ou que je cache dans ma manche ; c'est cette conclusion plausible mais cruelle, que les hommes saisissent si volontiers, que là où on a imputé beaucoup de mal, il doit y en avoir beaucoup de vrai, et qu'il est plus probable qu'un seul homme ait justement encouru le blâme, qu'il n'est probable que beaucoup d'hommes se soient trompés en le blâmant. Voilà les ennemis réels que j'ai à combattre, et les auxiliaires auxquels mon accusateur fait ses avances.

Eh bien ! je briserai, si je le puis, cette barrière du préjugé, et je crois que j'y parviendrai. Quand je lus pour la première fois le pamphlet accusateur, je désespérai presque de répondre utilement à un tel amas de faits dénaturés, et à l'expression véhémente d'une pareille animosité. À quoi bon répondre d'abord à un point, puis à un autre, et parcourir tout le cercle de ces injures, quand ma réponse au premier point serait oubliée dès que je passerais au second ? À quoi bon apporter cinquante principes, cinquante points de vue différents pour réfuter les différents chefs d'accusation, quand des réponses de ce genre ne feraient que tourmenter le lecteur et jeter la confusion dans son esprit par leur nombre et leur diversité ? Quelle espérance pouvais-je avoir de condenser dans une brochure d'une épaisseur lisible, des matières qui demandaient à être développées librement dans une demi-douzaine de volumes ? Quel moyen, si ce n'est une série de pages interminables, pour repousser même une seule de ces insinuations, que mon agresseur, pour me servir de son propre langage, « me lançait en passant avec le bout de son doigt ? »

Toutes ces accusations secondaires n'avaient de force que parce qu'elles étaient des exemples à l'appui d'une seule et même accusation capitale.

Il était en possession d'une idée positivement admise, qui jetait la lumière sur toute sa cause, la marquait d'une empreinte de force, lui donnait la vie en l'interprétant. Il m'appelait un menteur.

C'était un chef d'accusation simple, franc, intelligible, et, pour le public anglais, c'était plausible.

Mais, pour moi, quand il fallait répondre à la charge numéro 1 par la raison numéro 1, puis à la charge numéro 2 par la raison numéro 2, à la charge numéro 3 par la raison numéro 3, et ainsi de suite, à travers tout l'enchaînement d'accusations et de réponses, et traiter chaque question in-

dépendamment des autres, c'était assurément du travail perdu, au point de vue du résultat effectif qu'on pourrait s'en promettre. Ce qu'il fallait pour me défendre, c'était une unité équivalente à la sienne et capable de lutter avec elle, et cette unité, où la chercher ? Nous voyons, à propos des commentaires sur les prophéties de l'Écriture Sainte, une réalisation du principe sur lequel j'insiste.

Combien une interprétation, même fausse, du texte sacré, n'est-elle pas plus puissante que l'absence d'interprétation ? Combien, par exemple, notre esprit ne peut-il pas saisir avidement une certaine clef des visions de l'Apocalypse, et même après qu'il lui est clairement démontré qu'elle n'a nul droit à sa confiance, garder encore cette interprétation, par ce fait que l'horizon qu'elle lui ouvre est positif et objectif. Le lecteur dit : si la prophétie ne veut pas dire cela, que veut-elle dire ? Tout comme mon accusateur demande : « Que veut donc dire le Dr Newman ? ». Dans ma perplexité je réfléchis, et j'aperçus un chemin pour en sortir.

Oui, me dis-je à moi-même, sa question s'applique positivement à mon intention « Que veut dire le Dr Newman ? » Elle porte droit sur le point vers lequel mes méditations avaient déjà tourné ma pensée. Il demande quelle est mon intention. Il ne s'agit plus de mes paroles, de mes arguments, de mes actions ; à cela ne se borne pas sa pensée ; il s'agit de cette intelligence vivante au moyen de laquelle j'écris, je raisonne, j'agis. Il m'interroge sur mon esprit, sur ce que mon esprit croit, sur ce qu'il sent. Je lui répondrai : non pour l'amour de lui, mais pour l'amour de moi, pour l'amour de la religion que je professe, du sacerdoce dont je suis un membre indigne, de mes amis et de mes ennemis, et de ce public qui ne se compose ni des uns ni des autres, mais à la fois d'esprits bienveillants, d'hommes loyaux aimant le combat à armes courtoises, de questionneurs sceptiques, d'investigateurs intéressés, de spectateurs curieux, de simples étrangers sans intérêt personnel, mais non sans curiosité sur l'issue de la lutte — pour l'amour d'eux tous, je lui répondrai.

Ma perplexité n'avait pas duré une demi-heure.

Je reconnus ce que j'avais à faire, tout en frémissant de la tâche qui m'était imposée et de la nécessité de paraître ainsi devant tous les yeux. Il faut, me dis-je, que je donne la véritable clef de toute ma vie ; il faut que je montre ce que je suis, pour qu'on voie ce que je ne suis pas, et que le fantôme railleur qui parle à ma place disparaisse dans la nuit. Je veux que l'on connaisse en moi l'homme vivant, et non pas le mannequin vêtu de mes habits. Des idées fausses peuvent bien être réfutées par le raisonnement, mais des idées justes peuvent seules les faire rentrer dans le néant. Je veux vaincre, non mon accusateur mais mes juges. Je répondrai certainement à

ses accusations et à ses critiques une à une[5], de peur que quelqu'un ne prétende qu'elles sont irréfutables, mais un semblable travail ne sera ni le but ni la substance de ma réponse. Je dessinerai aussi largement que possible l'histoire de ma vie ; je dirai de quel point je suis parti ; de quelle suggestion extérieure, de quel accident, est née chacune de mes opinions, jusqu'où et comment le développement leur est venu de l'intérieur de mon âme, comment elles ont grandi, comment elles ont été modifiées, combinées, mises en collision les unes avec les autres, enfin changées. Il faut que je montre, ce qui est la vérité pure, que les doctrines qui devinrent les miennes, qui sont les miennes depuis tant d'années, me furent enseignées (humainement parlant) en partie par les suggestions d'amis, Protestants, en partie par l'étude des livres, en partie par l'action de mon propre esprit. Je rendrai compte ainsi de ce phénomène dont tant de gens s'étonnent, que j'aie pu quitter « ma famille et la maison de mon père » pour une Église de laquelle je me détournais jadis avec effroi. Phénomène étrange à leurs yeux ! Comme si, en vérité, une religion florissante à travers tant de siècles, parmi tant de nations, tant de variétés de vie sociale, tant de classes et de conditions humaines contraires l'une à l'autre, après tant de révolutions politiques et civiles, ne pouvait soumettre la raison et subjuguer le cœur sans mettre de moitié dans ses procédés de conquête la fraude et les sophismes des écoles !

Ce que je m'étais proposé dans le cours d'une demi-heure, j'étais au bout de dix jours déterminé à le faire. Cependant, j'ai devant moi bien des difficultés pour accomplir mon dessein. Comment, en me renfermant dans des limites raisonnables, pourrais-je dire tout ce que j'ai à dire ? Et si je songe aux matériaux de mon récit, je ne me vois ni notes autobiographiques à consulter, ni explications écrites des Traités ou des Essais qui blessèrent particulièrement l'opinion, lors de leur publication ; à peine ai-je quelques notes sur certaines transactions ou certaines conversations, et, je le crains, fort peu de précis contemporains des sentiments ou des motifs sous l'influence desquels j'agissais de temps à autre. J'ai une quantité de lettres d'amis et quelques copies ou brouillons de mes réponses, mais la plus grande partie n'a pas été mise en ordre ; et, jusqu'à ce que ce travail soit fait, elles sont trop nombreuses et trop diverses pour pouvoir servir immédiatement à mon dessein. Et, quant aux ouvrages que j'ai publiés, ils me seraient assurément utiles sur beaucoup de points, si leur contenu m'était resté bien familier ; mais, quoique je les aie composés avec grand soin, j'y ai peu pensé depuis le jour où ils sont sortis de mes mains, et il est vrai de dire de la plupart, qu'en corrigeant les dernières épreuves, j'y ai jeté les yeux pour la dernière fois.

5 Ces réponses étaient contenues dans l'Appendix, dont les parties les plus importantes sont conservées dans les Notes.

Dans de pareilles conditions, mon esquisse sera évidemment incomplète. Pour la première fois je contemple ma carrière dans son ensemble ; c'est un premier essai, mais il ne contiendra, j'en ai la confiance, aucune erreur sérieuse ou considérable, et répondra, par là même, au dessein dans lequel je l'écris. Je me propose de n'y rien inscrire, comme certain, qui ne soit ou clairement gravé dans ma mémoire ou confirmé, soit par quelque souvenir écrit, soit par le témoignage d'un ami. Il y a du nord au sud de l'Angleterre assez de témoins pour le vérifier, le corriger ou le compléter, sans parler d'une foule de lettres de ma main, à moins qu'elles n'aient été détruites.

De plus, mon intention est que mon récit soit purement personnel et historique. Je ne fais pas un exposé de la doctrine catholique : je n'explique que moi-même, mes opinions et mes actions. Mon seul désir est de faire connaître les faits, autant qu'il dépend de moi, qu'on veuille les faire parler à la fin pour moi ou contre moi. Évidemment, il y aura place à bien des jugements contraires parmi mes lecteurs, quant à la nécessité, la convenance, la valeur, le bon goût ou la prudence religieuse des détails que je leur présenterai. On pourra m'accuser d'accorder de l'importance aux petites choses, de passer à côté du but, d'entrer dans des détails impertinents ou ridicules, de chanter mes propres louanges, d'être une cause de scandale ; mais l'occasion présente m'impose plus que tout autre le devoir de suivre mes propres lumières et de parler du fond de mon propre cœur.

Il ne m'est nullement agréable de parler de moi, ni d'être critiqué parce que je le fais. Je n'ai nul plaisir à révéler à grands et petits, jeunes et vieux, ce qui s'est passé au dedans de moi depuis mes premières années ; ni à donner à tout adversaire superficiel ou bavard l'avantage de connaître mes pensées les plus intimes, et, je puis presque le dire, les rapports qui existent entre moi et mon Créateur. Mais je n'aime pas à être traité, en face, de menteur et de misérable. Je ne remplirais mon devoir ni envers ma foi ni envers mon nom, si je le supportais. Je sais que je n'ai rien fait pour mériter une pareille insulte : et si, comme je l'espère, je réussis à le prouver, je dois faire peu de cas des ennuis accessoires attachés à mon entreprise.

Saint John-Henry Newman

Histoire de mes opinions religieuses

En 1864, alors qu'il est converti au catholicisme depuis 19 ans, John-Henry Newman est attaqué publiquement par plusieurs écrits, qui l'accusent, ainsi que les catholiques, de mépriser la vérité, et de n'agir que par ruse.

Newman accorde peu d'importance à sa réputation. Mais comme l'Église catholique est attaquée, il décide de répondre en racontant l'histoire de sa conversion, l'évolution de sa réflexion, et les tiraillements par lesquels il est passé. Ainsi sera publié **Apologia pro vita sua**.

Deux ans plus tard, le P. Newman publiera une édition remaniée de son livre, abrégée de deux chapitres. L'**Histoire de mes opinions religieuses** devient la référence pour découvrir la conversion de celui qui sera déclaré docteur de l'Église en 2025.

Une œuvre incontournable pour comprendre John-Henry Newman, son époque, et pour accompagner celles et ceux qui, aujourd'hui, s'interrogent sur leur possible entrée dans l'Église.

23 €

ISBN 978-2-36878-355-9

Les Éditions Blanche de Peuterey
F-38100 Grenoble
www.peuterey-editions.com